



*D'une vie à l'autre*

*De santa-Barbara à  
Saint-Nazaire*

LAETITIA LEGRAND-RIOU

Atelier de la PLACE



D'UNE RIVE À L'AUTRE

HISTOIRE D'UNE  
RÉINCARNATION  
AMÉRICANO-  
FRANÇAISE

Récit

L

Des bords de l'océan pacifique aux rives de l'océan  
atlantique

Il y avait un air de déjà vu lorsque je franchis le seuil de cette auberge patinée par le temps. Que venais-je faire ici, dans ce lieu, je n'y avais aucune attache particulière si ce n'est le goût pour les vieilles bâtisses.

L'envie de me perdre avait pris le pas sur la raison et je me rappelais qu'ici, j'avais aimé et j'avais pansé mes blessures. Que dire sinon qu'il me serait maintenant impossible de revenir en arrière.

Ne savez-vous pas que les écrivains trouvent leur inspiration dans leurs souvenirs de vies antérieures, nombre d'entre eux ne le soupçonnent aucunement.

Ils ont cette chance insigne d'y pouvoir puiser des images, des impressions, des odeurs qui les ont marqués à jamais.

Marcher dans ses propres pas, comment est-ce possible !

L'esprit ne naît-il pas de l'esprit et la chair de la chair. L'âme est comme le vent. On ne sait d'où il vient ni où il va.

Je suis née de nouveau et cela au bord de l'océan atlantique quand je suis morte à Santa Barbara au bord d'un autre océan, côté pacifique.



Du plus loin que je me souviens et j'étais fort jeune, l'idée que je n'étais pas d'ici, de ce lieu où je me trouvais échouée, ne m'a plus quittée.

J'ai tout fait pour ne pas oublier ce souvenir évanescent d'un ailleurs, fait d'une lumière filtrée par les persiennes, d'une chaleur lourde, d'un port embrasé de soleil

Mais où était-ce, en Afrique ? J'ai longtemps cru qu'il s'agissait de l'Algérie où mon père avait séjourné pendant l'occupation allemande de la France, après que son frère ait été fusillé et que son père, mon grand-père, en ait fait une attaque mortelle.

De toute évidence, je me fourvoyais.

Il ne s'agit pas tant de décrire l'indescriptible que de comprendre ce qui m'arrive à moi, pauvre ciron, fétu de paille emporté par le vent. Ce vent qui vous entraîne où il veut et dont nous ignorons les mécanismes.

Bizarrement, j'oublie les faits au fur et à mesure qu'ils s'éloignent dans le temps. Je n'ai pas la mémoire des noms, des prénoms. Des points importants de mon existence sont relégués dans les basses-fosses et j'en parle d'autant mieux qu'étant au soir de ma vie, je peux dire que ce fut une constante.[1]

Il me reste des impressions, des parfums. J'ai des flashes qui m'ont sauvée la mise dans certaines situations critiques. J'ai évité un accident de bus où une camarade de lycée a trouvé la mort. De fait, je suis passée entre les gouttes et n'eut aucun post traumatisme.

Je pense maintenant que j'ai été préservée pour supporter le reste : L'hôpital, la mort que j'ai contrée, ma défaillance neuropsychologique[2], une maladie omniprésente qui m'a fait vivre durant de longues années une manière d'enfer sur Terre, des agressions nombreuses d'ennemis cachés et des tentatives d'homicides sur ma personne.

Il fallait que je ne sois pas trop secouée dans mon approche pour accomplir cette tâche de soignant et solidement protégée pour assumer maladie et souffrance.

Aucun des mes patients n'est mort en ma présence et j'ai eu beaucoup de patients tant dans les hôpitaux qu'à domicile. Seul un chat a daigné mourir entre mes bras.

Les soignants ont un don pour cela qui relève d'acquis d'une vie antérieure. Je devine les dysfonctionnements d'un corps, si la personne sur laquelle je suis branchée va vivre encore longtemps ou non.

Fanny, mon alter ego, guérissait les samoans. Ils la prenaient pour une diablesse. Il nous est donné de guérir là où nous avons fait souffrir avec cette faculté qui fait que les plaies cicatrisent rapidement quand d'autres intervenants ne font qu'aggraver les choses. C'est là une option.

Un jour viendra où cet état de chose sera admis comme naturel : Le fait d'aller d'existence en existence, le fait de muer comme on change d'habit.

[1] Page 49 « Taire ce qui la gêne est assez dans sa manière » en parlant de Fanny – Fanny Stevenson d'Alexandra Lapierre

[2] Page 189 du livre de référence d'Alexandra Lapierre

Cette nécessité de changer de plan pour redémarrer, en apparence, reprendre ce processus d'apparition au monde du début, tout en gardant profondément enfoui un bagage dont le plus grand nombre ignore les codes.

Bref, j'ai le sentiment d'oublier ce qui est sans importance pour ne retenir que l'essentiel et c'est bien ainsi. Pour autant, j'en garde des marques invisibles mais sensibles et c'est cela que j'emporte chaque fois avec moi. Ce bagage fait de souvenirs improbables mais dont je garde l'empreinte en mon for intérieur.

Quel beau cadeau m'a fait la vie en me donnant, au soir de celle-ci, la quasi assurance d'une vie meilleure au regard des bonnes actions passées, acceptant de me rédimier pour les mauvaises.

### **Questions existentielles à l'aube de ma vie**

Lorsque j'étais enfant, mon regard se portait au-dessus des maisons du quartier et s'envolait par l'esprit vers l'ouest. Et cela sans connaître la géographie. J'étais trop jeune. A l'époque donc, je me tournais vers le couchant d'où je venais dans mes certitudes enfantines. Je n'en parlais pas autour de moi puisque ce n'était pas un sujet sur lequel dissenter et avec qui. J'aurais reçu peu d'écho. Ce monde se limitait à peu de choses : Le quartier, la mer, Saint-Nazaire, La Baule, Le Pouliguen... dont je ne connaissais pas encore les noms, seuls importaient l'horizon azuré où se perdait le soleil.

Je me disais : Qu'est-ce que je fais ici ? Question existentielle au commencement de ce qui allait être cette vie présente.

Dans ma prime enfance, je n'avais pas de visions ou alors je ne m'en souviens pas. Je ne pense pas en avoir eu.

Reste que vers l'âge de douze ans, une petite sœur nous est morte. C'était au mois de décembre et j'allais au collège. Du lundi au vendredi, je partais dans l'obscurité des matins d'hiver. Journées courtes et nuits longues. Peu d'éclairage, si ce n'est la lune et encore fallait-il que le ciel ne soit pas couvert, ce qui était rarement le cas. Il faisait souvent sombre et ce n'était guère agréable. Je comprends l'ambiance des livres de Charlotte et Emilie Brontë. C'était ce genre d'atmosphère. Ajouter à cela la perte d'un bébé et voilà la tristesse qui s'abat sur une famille. On souffre pour ses proches. Personne à l'enterrement. Un père seul derrière son enfant, emporté à peine né et rejeté dans un trou et dans le froid.

Donc, je passe le portillon du jardin accompagné de mon vélo et vais chercher mon amie Elizabeth, probablement déjà partie elle aussi à vélo.

C'est ainsi que je viens à repasser devant le jardin et ce fameux portillon, à quelques mètres de distance, sur mon chemin.

Qu'elle ne fut pas ma surprise de voir s'y découper une forme blanche dont j'évaluerai la hauteur à un mètre vingt ou un mètre trente, de la grandeur d'un enfant. Et ne me demandez pas si elle avait des pieds, les fantômes n'en ont pas.

Ni une ni deux, je prends mes jambes à mon cou ou plutôt je pédale à perdre haleine.

Le ton était donné. Et ma mère de me dire sempiternellement que je n'étais pas comme eux.

Je tirais aussi les cartes pour m'amuser avec mon autre amie, Michelle, et lui annonce lors de cette unique et ultime consultation que sa sœur, catholique pratiquante de seulement quatorze ans va avoir un enfant et que son père souffrirait d'un problème cardiaque. Ces deux prédictions, appelons un chat un chat, se produiront à peu de temps de là... Je n'ai plus touché les cartes durant des années.

Je retrouvais ce goût pour les cartes chez Fanny Vandegrift, mon double. A Vailima, elle est confrontée aux esprits du lieu aidée en cela par les samoans qui les craignent au plus haut point et en profitaient peut-être pour se dispenser de certaines tâches sous le prétexte que les esprits rôdaient alentours.

Donc, première expérience de l'invisible avec cette apparition ? Je n'ai pu vérifier si c'était une de mes sœurs aventurée dans la nuit en chemise de nuit et en plein froid. Somnambulisme ?

D'autres manifestations jalonnent ma vie en devenir et ne seront pas de la même teneur. J'y reviendrais.

## PARALLÈLES

Vous l'avez compris. Je mets en parallèle cette vie présente avec celle de Fanny Vandegrift, l'épouse de Louis Stevenson, Madame Fanny Stevenson.



Que dire sinon que le hasard, à qui l'on attribue beaucoup, m'a portée vers les Cévennes, croisant le chemin autrefois emprunté par Robert Louis Stevenson, l'écrivain de L'île au trésor et de L'Étrange Cas du docteur Jekyll, pour conjurer sa peine d'être séparé, pour une durée indéterminée, de sa Dulcinée retournée aux Amériques rejoindre un époux, défaillant à bien des titres, mais néanmoins pourvoyeur, jusqu'à une date limitée, des fonds nécessaires à la survie de sa petite famille. Fanny, son épouse, ses trois enfants, Belle, l'aînée, Lloyd le cadet et Hervey qui devait succomber sous les toits de Paris d'une tuberculose osseuse avec saignements au niveau des membres sous la pression des os qui éclatent, une maladie du sang en quelque sorte – Quiconque faisant couler le sang, voit son sang versé dans une vie ultérieure, sous une forme ou une autre, les maladies de la lignée sanguine en sont une des formes possibles. La vie a de l'imagination pour relier la cause à l'effet. C'est réglé comme du papier à musique.

Ainsi sur le chemin menant à notre nouvelle demeure cévenole, la mémoire de cette escapade avec Modestine, l'ânesse, sous le titre Voyage avec un âne dans les Cévennes, était gravé dans la pierre, les autorités locales étant soucieuses de mettre l'accent sur cette randonnée pédestre.

Je suis interpellée, sans plus. Tiens !?

C'est le but d'une telle démarche que de souligner un fait marquant aux passants en quête de dépaysement.

## **DES DÉTAILS S'AJOUTANT LES UNS AUX AUTRES, INFIMES POUR L'HEURE**

Dans le même ordre d'idée, je corrigerai à l'occasion les écrits de mon ami au demeurant peintre en dilettante. Il est plus écrivain que peintre.

Fanny procède de même, corrigeant par une critique constructive les écrits de son célèbre époux, participant même à certains de ses ouvrages.

Tant de détails infimes, de réactions, de concordances de lieux et de goûts voire d'aversion ont contribué petit à petit à me forger l'idée d'une survivance par delà la mort de notre être profond, de cette âme qui progresse de vie en vie et qui revient en certains lieux et circonstances propices à cette lente transformation intérieure, par delà les apparences, d'une existence au demeurant circonscrite[1].

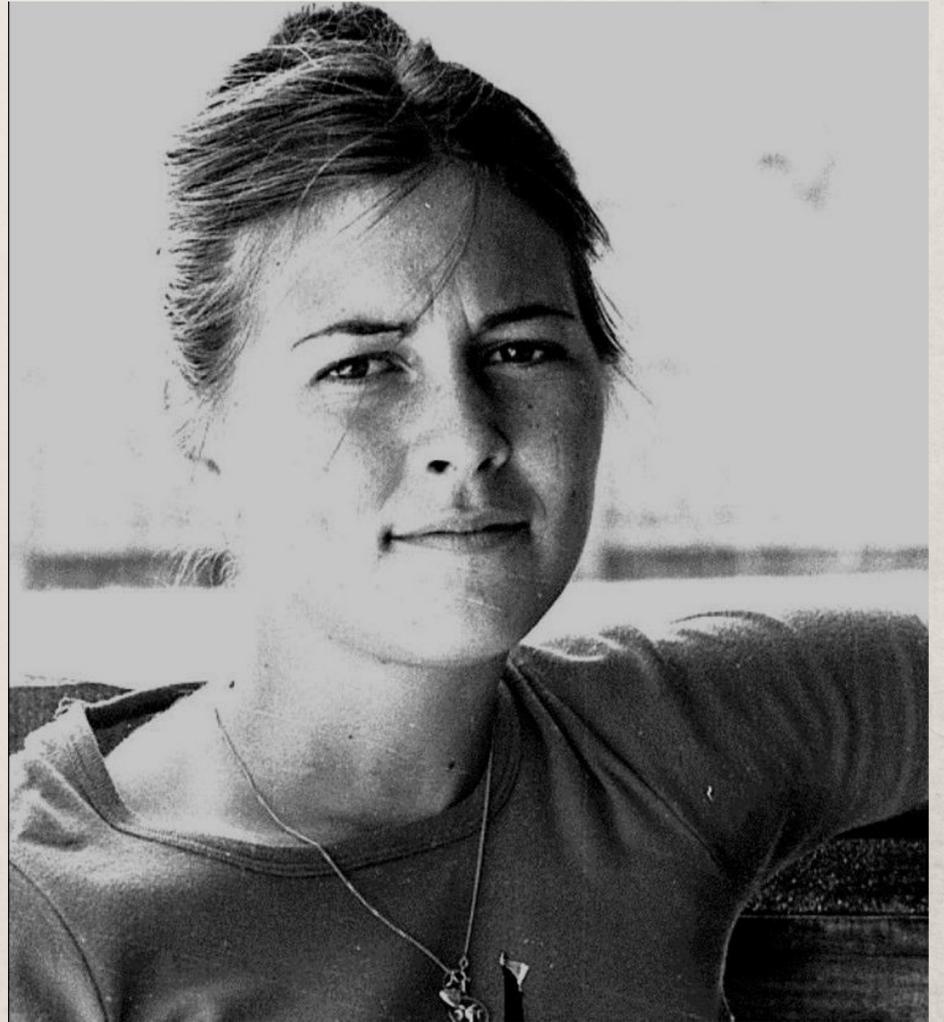
## **LES FAITS PROBANTS ET SUPPUTÉS AVOIR UNE SIGNIFICATION**

Qu'est-ce qui m'a interpellée dans cette histoire américano-écossaise? Certainement ces faisceaux concomitants s'ajoutant les uns aux autres. La curiosité s'y étant aiguisée, je me mis en quête de renseignements plus précis sur la dame. Je vis d'abord son portrait et me trouvais une ressemblance de traits. Cela n'est guère surprenant, nous sommes originaires toutes deux du nord de l'Europe. Et bien que d'origine septentrionale, j'ai aussi des ascendances lointaines en Allemagne, ne serait-ce qu'à travers la consonance du nom de mon aïeul maternel.

Donc, quelque chose d'importance allait se produire dans ce secteur dévolu au mystère. Et ce fameux œuf dont je parlais au début de ce récit allait révéler, par opalescence, son véritable contenu. Cette révélation affleurait donc aux rivages de ma conscience.

[1] Je sais Neptune, planète collective, de passage sur ce fameux Mercure Trismégiste et en secteur VIII, Maison de la mort, des transformations et des choses cachées.

Au niveau astrologique, rien qui ne surprenne quant à cette découverte d'un intérêt pour une vie qui peut s'avérer être une vie antérieure.



**Et ainsi de suite....and so on**